



1 Mémorial du camp de concentration de Dachau, vue depuis le Monument international sur la chapelle catholique (Todesangst-Christi-Kapelle) au bout de l'allée principale du camp

Le Mémorial du camp de concentration de Dachau. Communautés du souvenir et volonté créatrice*

Kai Kappel

C'est à Dachau qu'a été installé, le 22 mars 1933, l'un des premiers camps de concentration permanents de l'État nazi¹. Ce qui commença ici devait trouver son point final à Auschwitz et dans d'autres camps d'extermination. Aussi ce nom est-il synonyme, bien au-delà des frontières de l'Allemagne, de l'appareil d'oppression nazi et de son mépris de la personne humaine. À la différence d'Auschwitz, la signification de Dachau en tant que lieu de la souffrance était déjà répandue dans de larges cercles de la population allemande au temps du nazisme. Si le nom de Dachau est très connu aussi dans le monde anglophone, cela tient notamment au fait que des photographes américains comme Lee Miller (1907-1977), alors *embedded journalist* dans les armées alliées, ont pu révéler au public d'outre-Atlantique l'horreur du camp de concentration aussitôt après sa libération².

Portée par les ardents débats sur la mémoire et l'évocation du passé, la recherche scientifique s'est beaucoup intéressée depuis les années 1990 à l'usage fait après la guerre des anciens camps de concentration et en particulier à leur conversion en sites commémoratifs. Le présent article traite d'un épisode marquant de la « seconde histoire » de l'ancien camp de concentration de Dachau : les disputes autour des lieux profanes et religieux du souvenir entre 1945 et 1968³.

* Les recherches pour le présent article se sont achevées avec la soumission de ce dernier en décembre 2012.

- 1 Voir à ce sujet, parmi les publications récentes, les études générales de référence suivantes : Barbara Distel et al., *Konzentrationslager Dachau 1933 bis 1945. Text- und Bilddokumente zur Ausstellung*, Munich, 2005 ; Stanislav Zámečník, « Dachau-Stammlager », dans Wolfgang Benz et Barbara Distel (éd.), *Frühe Lager: Dachau, Emslandlager*, Munich, 2005 (Der Ort des Terrors. Geschichte der nationalsozialistischen Konzentrationslager, t. 2), p. 233-274 ; Wolfgang Benz et Angelika Königseder (éd.), *Das Konzentrationslager Dachau. Geschichte und Wirkung nationalsozialistischer Repression*, Berlin, 2008.
- 2 Voir à ce sujet, pour un aperçu général, Ludger Derenthal, *Bilder der Trümmer- und Aufbaujahre. Fotografie im sich teilenden Deutschland*, Marbourg, 1999, p. 16-28.
- 3 Le présent article est un résumé très condensé de mes recherches de longue haleine sur la « seconde histoire » du camp de concentration et du mémorial de Dachau. Voir Kai Kappel, *Religiöse Erinnerungs-orte in der KZ-Gedenkstätte Dachau / Dachau Concentration Camp Memorial Site. Religious Memorials*,

Lieu et mémoire

Le souvenir, on le sait, est rattaché aux lieux. Or, dans quelle mesure le site d'un ancien camp de concentration est-il aujourd'hui authentique? Ce n'est pas seulement à Buchenwald, à Flossenbürg et à Dachau que les vestiges des camps de concentration ont été minorés dans les années d'après-guerre. Les monuments de cette époque ont cédé la place aux monuments à la mémoire de cette époque : interprétations mémorielles et constructions susceptibles de fonder un sens⁴. Ainsi les baraquements délabrés de l'ancien camp de détenus de Dachau ont-ils été démolis au début des années 1960 (on en retracera par la suite les contours au sol, tandis que deux baraquements seront reconstruits sur la place d'appel). Sur l'ancienne place d'appel s'élève aujourd'hui le Monument international des associations de détenus, inauguré en 1968. De l'autre côté, à l'extrémité nord du camp, moins importante du point de vue historique, se dressent aujourd'hui cinq lieux de culte religieux (ill. 1) : la chapelle catholique dessinée par Josef Wiedemann (Todesangst-Christi-Kapelle, 1960, érigée à titre de bâtiment central, dans l'axe de l'allée principale du camp), à l'arrière le couvent de carmélites « Heilig Blut » conçu par le même Josef Wiedemann (1964, juste au-delà de l'enceinte de l'ancien camp), au nord-ouest l'église protestante de la Réconciliation bâtie par Helmut Striffler (1967, l'édifice le plus remarquable sur le plan de l'histoire de l'architecture), au nord-est le Mémorial juif de Hermann Zvi Guttmann (1967), et enfin, érigée entre le camp de détenus et la zone des fours crématoires, la chapelle russe orthodoxe de la Résurrection de Valentin Utkin (1995). Quiconque parcourt aujourd'hui la vaste esplanade grise où s'élevaient autrefois les baraques sera pris

Berlin/Munich, 2010, où l'on trouvera une bibliographie détaillée sur les édifices religieux. Sur l'histoire du site de l'ancien camp de concentration après 1945 et sur l'histoire du mémorial de Dachau, on pourra se référer aux études fondamentales suivantes : Harold Marcuse, « Das ehemalige Konzentrationslager Dachau. Der mühevollen Weg zur Gedenkstätte 1945-1968 », dans *Dachauer Hefte* 6, 1990, p. 182-205; Detlef Hoffmann, « Dachau », dans *id.* (éd.), *Das Gedächtnis der Dinge. KZ-Relikte und KZ-Denkmal 1945-1995*, Francfort-sur-le-Main/New York, 1998, p. 36-91; Kathrin Hoffmann-Curtius, « Memorials for the Dachau Concentration Camp », dans *Oxford Art Journal* 21/2, 1998, p. 21-44; Harold Marcuse, *Legacies of Dachau. The Uses and Abuses of a Concentration Camp, 1933-2001*, Cambridge, 2001, qui est l'ouvrage de référence par excellence; Isabelle Engelhardt, *A Topography of Memory. Representations of the Holocaust at Dachau and Buchenwald in Comparison with Auschwitz, Yad Vashem and Washington DC*, Francfort-sur-le-Main et al., 2002, p. 97-121; Barbara Distel, « Das Konzentrationslager Dachau nach der Befreiung: Sechzig Jahre Nachkriegsgeschichte », dans Benz/Distel, 2005 (note 1), p. 275-282; Insa Eschebach, *Öffentliches Gedenken. Deutsche Erinnerungskulturen seit der Weimarer Republik*, Francfort-sur-le-Main/New York, 2005, p. 167-174; Stefanie Endlich, « Orte des Erinnerns – Mahnmale und Gedenkstätten », dans Peter Reichel, Harald Schmid et Peter Steinbach (éd.), *Der Nationalsozialismus – die zweite Geschichte*, Munich, 2009, p. 350-377, ici p. 358 et suivante.

- 4 Detlef Hoffmann, « Die Problematik der Mahn- und Gedenkstätten auf den Plätzen ehemaliger Konzentrationslager im Nachkriegsdeutschland », dans Ulrich Borsdorf et Heinrich Theodor Grütter (éd.), *Orte der Erinnerung. Denkmal, Gedenkstätte*, Francfort-sur-le-Main/New York, 1999, p. 267-283, ici p. 276; Gabi Dolff-Bonekämper, « Orte des Geschehens, Orte der Kunst, Orte der Erinnerung », dans Günter Schlusche (éd.), *Architektur der Erinnerung. NS-Verbrechen in der europäischen Gedankkultur*, Berlin, 2006, p. 114-117; Stefanie Endlich, « Orte der Erinnerung. Relikte, Überformungen, Interpretationen », dans Thomas Schaarschmidt (éd.), *Historisches Erinnern und Gedenken im Übergang vom 20. zum 21. Jahrhundert*, Francfort-sur-le-Main et al., 2008, p. 91-107, ici p. 99.

d'un sentiment physique de désolation et d'abandon. Même si les historiens et les chercheurs sont parfois d'un autre avis⁵, ce sont justement cette étendue et ce vide qui font éprouver la présence des quelque 206 000 détenus du camp de concentration de Dachau. De grandes parties des murs d'enceinte aujourd'hui visibles, l'entrée du camp avec la fameuse et cynique inscription *Arbeit macht frei* (« Le travail rend libre ») surmontant la grille et plusieurs miradors sont des reconstructions. « Dans les deux États allemands, la façon d'envisager et de traiter les lieux des crimes nazis a toujours été un indicateur de la capacité de la société à faire face à l'histoire⁶ », comme Stefanie Endlich l'a fait observer à très juste titre.

Réalisations et « taches aveugles » des communautés du souvenir de Dachau

Deux communautés du souvenir ont assumé un rôle de premier plan dans la reconfiguration du camp de Dachau à des fins de commémoration dans les années d'après-guerre : d'un côté les anciens détenus, organisés en associations, de l'autre les religieux autrefois incarcérés ici, au premier rang desquels l'évêque auxiliaire de Munich Johannes Neuhäusler (1888-1973) et le père Leonhard Roth (1904-1960). Se sont également fait entendre pour finir les proches des victimes, pour qui il était particulièrement important que des lieux de recueillement soient aménagés sur le site du camp.

À travers leurs édifices, ces communautés du souvenir ont proposé leur interprétation de l'histoire du camp. À présent, cela apparaît de façon plus qu'évidente dans la disposition totalement antithétique du Monument international, à l'une des extrémités de l'allée principale du camp, et des nombreux lieux de culte religieux à l'autre. Les divers projets confessionnels étaient pour certains en accord, pour d'autres en concurrence avec les desseins des associations de détenus, réunies sous la bannière du Comité international de Dachau (CID). Dans les sources historiques, on voit s'exprimer avec insistance la volonté de créer ici des lieux d'expiation, de recueillement, de réconciliation, aussi et justement pour faire pendant aux projets de mémorial purement profane du Comité international de Dachau⁷. Si le père Roth, qui devait s'acquitter jusqu'à sa mort de ses fonctions pastorales et liturgiques sur l'ancien emplacement du camp, s'est battu avec passion pour l'érection d'un mémorial, il ne manquera pas de souligner, si totale que fût la compréhension qu'il témoignait par ailleurs à l'action des associations de détenus, la nécessité d'une présence religieuse en ce lieu, ne fût-ce que pour des raisons morales. De même, c'est la crainte de voir

5 Alexandra Klei, *Der erinnerte Ort. Geschichte durch Architektur. Zur baulichen und gestalterischen Repräsentation der nationalsozialistischen Konzentrationslager*, Bielefeld, 2011, p. 79 et suivante.

6 Endlich, 2009 (note 3), p. 350.

7 À ce sujet, voir en particulier Kappel, 2010 (note 3).

l'ancien camp de concentration « rabaissé au rang de mémorial neutre, voire de site touristique⁸ », qui allait animer au début des années 1960 la fondatrice du carmel de Dachau, sœur Marie-Thérèse de l'Amour crucifié.

On ne saurait contester que beaucoup de détenus de confession chrétienne ont enduré leur souffrance comme un martyr ou une imitation de la Passion du Christ. Comme je le montrerai, le sentiment de communauté éprouvé dans la chapelle du camp, installée dans la baraque 26, fut pour de nombreux prêtres une raison déterminante à l'édification de lieux de commémoration religieux. On peut y ajouter les tendances marquées à une rechristianisation de la société allemande après 1945, la forte présence traditionnelle de chapelles et de signes chrétiens dans l'espace public du Sud de l'Allemagne, ainsi que l'impératif chrétien de la commémoration en général⁹. On alla parfois jusqu'à reconvertir certaines reliques historiques en éléments de preuve d'une interprétation religieuse de l'histoire : la souffrance des détenus était mise de cette façon en rapport avec la Passion du Christ. À considérer les choses avec recul, il apparaît aujourd'hui problématique de constater que dans les années d'après-guerre les événements qui s'étaient déroulés dans le camp de concentration ont été interprétés par l'Église dans le sens d'une histoire générale du Salut, qu'une théologie du sacrifice proclamée à grand renfort d'images et de paroles a tenu à distance une confrontation individuelle, pourtant nécessitée de toute urgence en Allemagne, avec les questions de la responsabilité et de la faute, et qu'on en est arrivé dans ce contexte à une déréalisation et à une déshistorisation des crimes nazis.

Naturellement, tout cela n'est pas spécifique à l'Église, mais s'inscrit dans le cadre des efforts intenses entrepris en Allemagne dans l'après-guerre pour réintégrer, en faisant le moins de bruit possible et sans autres discussions, les criminels nazis et leurs acolytes dans la vie publique. C'est ce que Ralph Giordano, en 1987, a nommé avec une parfaite clarté « le second crime¹⁰ » des Allemands. Même à Dachau, un ancien camp de concentration hautement significatif, les protagonistes n'auront eu en général aucun problème à associer à leurs projets certaines personnalités au lourd passé politique. L'exhumation et l'analyse scientifiques de ces processus ne font guère que commencer¹¹ et je me limiterai à mentionner succinctement ici les cas les plus éclatants.

À la fin des années 1940, on aménagea sur le site de l'ancien camp de concentration la cité de Dachau-Est et les protestants qui s'y installèrent se virent

8 Cité d'après Kappel, 2010 (note 3), p. 36.

9 Voir à ce sujet et sur ce qui suit Eschebach, 2005 (note 3), p. 164, 168 et suivante.

10 Ralph Giordano, *Die zweite Schuld oder Von der Last, ein Deutscher zu sein*, Munich, 1990.

11 Sur les exemples que j'évoque ici, voir en particulier Ilka Backmeister-Collacott, *Josef Wiedemann. Leben und Werk eines Münchner Architekten 1910-2001*, Tübingen, 2006, p. 15-36; Oliver Schröm et Andrea Röpke, *Stille Hilfe für braune Kameraden. Das geheime Netzwerk der Alt- und Neonazis*, Berlin, 2006; Kappel, 2010 (note 3), p. 26-28; Björn Mensing, « Die Bedeutung der Versöhnungskirche in der Dachauer Gedenkstättenarbeit », dans Kai Kappel, Matthias Müller et Felicitas Janson (éd.), *Moderne Kirchenbauten als Erinnerungsräume und Gedächtnisorte*, Regensburg, 2010 (Bild-Raum-Feier, t. 9), p. 93-107, en particulier p. 106, note 5.

attribuer en la personne d'Ernst Daum (1901-1991) un pasteur qui avait précédemment occupé des fonctions de premier plan au sein de l'Union des prêtres protestants, d'obédience nationale-socialiste, et qui comptait parmi les chefs de file des « chrétiens allemands ». Daum fut dépêché à Dachau-Est par ses autorités régionales, par mesure de protection. De même, les accointances avec le nazisme devaient également jouer un rôle dans le choix des architectes appelés à concevoir ou à exécuter le futur hall à la mémoire des victimes de Dachau, qui sera érigé dans le cimetière des camps de concentration de Leitenberg. En 1959-1960, lorsqu'il fut question de bâtir en manière de symbole une chapelle catholique à l'extrémité nord du camp, l'évêque Neuhäusler allait réussir à s'assurer le concours de l'illustre architecte munichois Josef Wiedemann (1910-2001). Celui-ci avait rejoint dès 1933 les rangs de la SS et avait activement œuvré, pendant l'époque nazie, aux chantiers de l'Obersalzberg, dans les Alpes bavaroises, et de Linz, la « ville du Führer », en Autriche. En dépit de recours circonstanciés, c'est Wiedemann qui allait bâtir en 1960, dans le cadre du mémorial de Dachau, la chapelle catholique Todesangst-Christi et, en 1963-1964, le carmel Heilig Blut. En 1960, Hjalmar Schacht (1877-1970), ancien président de la Reichsbank et ministre de l'Économie du régime nazi, participa en qualité d'invité d'honneur à l'inauguration de la chapelle – bien qu'il eût été lui-même interné dans divers camps de concentration, notamment à Ravensbrück et à Dachau, des voix s'élevèrent à ce moment-là pour protester contre le régime de faveur dont sa personne avait bénéficié. Outre la dimension de la rémission chrétienne des péchés, il a sans doute été déterminant que l'évêque Johannes Neuhäusler ait été non seulement un éminent détenu de Dachau et l'un des principaux acteurs qui œuvrèrent à l'édification de bâtiments catholiques dans le mémorial, mais aussi un membre du comité de direction de l'« Aide silencieuse pour les prisonniers de guerre et les internés », une association conservatrice fondée en 1951, qui considérait les criminels nazis comme des victimes de la justice des vainqueurs et croyait devoir leur assurer une protection contre une menace de cet ordre.

Les premiers lieux de recueillement religieux

La forte présence des édifices religieux à l'extrémité nord de l'ancien camp de détention de Dachau est aujourd'hui difficile à comprendre, arrogante, voire douloureuse pour beaucoup de visiteurs, qu'il s'agisse de personnes éloignées de ce type de préoccupations, d'adeptes d'autres confessions ou d'athées. Les chercheurs se sont emparés à leur tour de ce thème, avec enthousiasme et un avis parfois tranchant¹². Si l'on considère cependant la genèse des lieux du

¹² Ainsi Martin Schmiendl défend-il par exemple une position très abrupte dans son livre *Postwar Exhibition Design. Displaying Dachau*, Cologne, 2010 (Kunstwissenschaftliche Bibliothek, t. 42), p. 264 et suivante (p. 265 : « I opt for a complete removal of all religious structures from the memorial site in the future »).

souvenir à Dachau avec le recul historique, en se replaçant dans le contexte de l'époque et en tenant compte des éléments d'archives, on pourra mieux en saisir les intentions et les développements structuraux¹³.

Il est une chose que généralement on ignore et qui mérite d'être rappelée : la présence de l'Église au camp de concentration de Dachau a une histoire continue, qui débute bien avant sa libération. Entre 1933 et 1936, des offices religieux catholiques et protestants ont pu y être célébrés, de façon sporadique tout au moins. Grâce aux efforts reconduits surtout par le Vatican, une chapelle a été installée en 1941, donc en pleine période nazie, dans une salle du baraquement 26, pour les 2720 prêtres et pasteurs de l'Europe entière réunis et incarcérés ici. En 1943, une donation extérieure permit à la chapelle de s'orner d'une Vierge qui fut bientôt vénérée sous le titre de « Notre-Dame de Dachau », dispensatrice de consolation, et qui se trouve aujourd'hui au carmel. En 1944, Karl Leisner (1915-1945) s'y faisait ordonner prêtre – de façon clandestine, mais au su des autorités ecclésiastiques. L'aménagement liturgique de la chapelle du camp, en partie fabriqué sur place avec les moyens les plus élémentaires, en partie composé de donations venant de l'extérieur, fait encore aujourd'hui l'objet d'un culte très ardent. Un dispositif muséal le présente au visiteur dans la cour du carmel. On a également enchâssé, à la manière d'une relique pourrait-on dire, une partie de l'autel de l'ancienne chapelle du camp dans le bloc formant l'autel du couvent.

Trois jours après la libération du camp de Dachau, d'anciens détenus polonais ont érigé sur la place d'appel une croix en bois d'une hauteur de douze mètres à l'occasion de la célébration de la fête nationale de leur pays. Le camp dans son ensemble et plus encore la place d'appel, si essentielle pour les souvenirs des détenus, disposaient désormais d'un signe chrétien visible de loin. Dans les mois qui ont immédiatement suivi la libération du camp, des cercles catholiques réunis autour du cardinal Michael von Faulhaber (1869-1952) allaient projeter l'édification d'une église ou d'un couvent expiatoire, le four crématoire du camp de Dachau devant même être recouvert par une grande église (et ne plus subsister par conséquent qu'à l'état de crypte). On en resta heureusement au stade des projets. L'idée de bâtir une église ou un couvent expiatoire sur le site de l'ancien camp a hanté le père Leonhard Roth tout au long des années 1950, l'évêque Neuhäusler s'en est lui-même préoccupé à plusieurs reprises – et c'est à lui qu'il devait finalement revenir de transposer ces différentes idées, entre 1960 et 1964, dans la chapelle Todesangst-Christi et le carmel Heilig Blut.

Au cours de la deuxième moitié de l'année 1945, d'anciens SS internés à Dachau et revenus au sein de l'Église et de présumés criminels de guerre ont bâti sur la place d'appel du camp l'église de la Sainte-Croix. Principal artisan de ce projet, le père Leonhard Roth sut convaincre ses anciens bourreaux de Dachau de construire ce sanctuaire expiatoire. La consécration de l'église fut conduite

13 Voir en dernier lieu sur ce sujet Kappel, 2010 (note 3), p. 11-20.

le jour de Noël 1945 par le cardinal von Faulhaber, l'évêque auxiliaire Johannes Neuhäusler était l'un des autres prêtres qui participaient à la cérémonie.

De 1948-1949 jusqu'au début des années 1960, les autorités bavaroises aménagèrent dans les anciens baraquements du camp de concentration la « cité de Dachau-Est », à l'usage des réfugiés et des personnes déplacées. On y trouvait deux églises, parmi lesquelles le temple protestant de la Grâce, élevé sur l'ancienne place d'appel (1951-1952) – un bâtiment dessiné par Otto Bartning, dans le cadre de son programme de « chapelles de la diaspora », églises types, préfabriquées et produites en série.

La lutte pour des lieux profanes du souvenir (1945-1965)

Qu'en était-il alors, dans les années qui ont suivi 1945, des associations de détenus ne se réclamant d'aucune confession religieuse, organisées en règle générale par nations? À la fin des années 1940, elles devaient mettre sur pied, avec le concours des autorités d'occupation et de la ville de Dachau, des cérémonies commémoratives; dans les années 1950, une association baptisée « Communauté de travail de Dachau » s'occupa d'agir en ce sens sur les lieux mêmes du crime¹⁴. En matière de politique mémorielle, on en était alors à « l'heure de l'Église » et à une attitude de dénégation adoptée aussi bien du côté de la municipalité que de celui de l'État et qui consistait à faire comme s'il ne s'était rien passé. S'est ainsi développée en Allemagne fédérale, surtout au début de l'ère Adenauer et jusqu'au milieu des années 1950, une « histoire négative de refoulement, de minimisation ou de déni des crimes [nazis]¹⁵ ». On peut d'ailleurs observer à Dachau des tendances de cet ordre. Du côté des autorités, on ne parla bientôt plus que de l'« ancien camp d'internement »; en 1951, les activités de la Communauté de travail de Dachau à la mémoire des détenus furent désavouées au prétexte qu'elles cachaient des menées communistes et on institua à leur place une « semaine à la mémoire des prisonniers de guerre allemands ». À leur grande indignation, les anciens détenus du camp de concentration virent s'élever, sur les lieux mêmes de leurs souffrances, un quartier d'habitation avec des rues et des commerces animés, où l'on finit même par trouver un restaurant « Au crématoire »¹⁶. C'est uniquement dans la zone des fours crématoires qu'existait, dans l'immédiat après-guerre, un petit site commémoratif aménagé par d'anciens détenus : on pouvait y visiter une exposition qui fonctionnait avec les moyens les plus réduits et qui fut menacée plusieurs fois de fermeture, ainsi que le monument à la mémoire des détenus

14 Voir à ce sujet et sur ce qui suit Marcuse, 1990 (note 3), où les sources sont abondamment citées, et en particulier Marcuse, 2001 (note 3).

15 Voir en dernier lieu Barbara Distel, « München und das Konzentrationslager Dachau », dans Stefanie Hajak et Jürgen Zarusky (éd.), *München und der Nationalsozialismus. Menschen. Orte. Strukturen*, Berlin, 2008, p. 123-132, ici p. 131.

16 Engelhardt, 2002 (note 3), p. 97 et suivante.



2 Fritz Koelle, statue du prisonnier inconnu de Dachau, 1950, bronze, Mémorial du camp de concentration de Dachau, zone du crématoire

érigé par Fritz Koelle (1895-1953), dans la ligne esthétique des monuments aux travailleurs (ill. 2)¹⁷. Le fait qu'à Buchenwald, situé en Allemagne de l'Est, une exposition avait été présentée dès 1954-1955 allait encourager sans réserve les associations de Dachau. Même le père Roth ne manquera pas de se référer par la suite aux mémoriaux à ce titre exemplaires aménagés dans les anciens camps de concentration de Buchenwald et de Ravensbrück¹⁸.

17 Voir Hoffmann, 1998 (note 3), p. 54-65.

18 Voir Engelhardt, 2002 (note 3), p. 105.

La commémoration profane officiellement souhaitée s'accomplissait dans ces années-là à quelques kilomètres au nord de Dachau, dans le cimetière des camps de concentration de Leitenberg, situé à l'écart et resté longtemps dans un complet abandon. Après l'échec de plusieurs projets conçus dès 1945, le gouvernement de l'État de Bavière y fit ériger en 1950-1952 un hall polygonal à la mémoire des victimes (ill. 3), dessiné par l'architecte conservateur Harald Roth



3 Harald Roth, hall à la mémoire des victimes du camp de concentration de Dachau, 1952, cimetière des camps de concentration de Leitenberg près de Dachau

(1910-1991)¹⁹. En sa qualité de collaborateur de Paul Bonatz (1877-1956) et de Hermann Giesler (1898-1987), Roth avait participé aux chantiers du régime nazi. Son édifice, qui se dresse tout seul au revers de la colline, présente une surface extérieure sans ornement, hermétiquement close, tandis qu'on découvre à l'intérieur les armoiries des diverses nations qui eurent à souffrir des persécutions nazies. Le bâtiment fait penser aux baptistères des débuts du christianisme et aux tours fortifiées de l'époque des Staufer, de même qu'il rappelle (comme c'était déjà le cas des projets de 1945) les nécropoles du Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge, le Service pour l'entretien des sépultures militaires allemandes à l'étranger fondé en 1919. Ces monuments commémoratifs avaient été construits à partir des années 1930 sur les plans des architectes Robert Tischler (1886-1959) et Wilhelm Kreis (1873-1955) en Silésie, dans les Balkans et jusqu'en Afrique du Nord pour finir²⁰. Du point de vue architectural et iconographique, ces édifices s'inspirent souvent du Castel del Monte, le château fort construit au XIII^e siècle dans les Pouilles par l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, et du monument de Tannenberg, érigé entre 1924 et 1927 près de Hohenstein, en Prusse-Orientale, pour commémorer la bataille de Tannenberg (1914) et la victoire allemande sur les envahisseurs russes lors de la Première Guerre mondiale. Il est caractéristique de la politique mémorielle de l'«ère Adenauer» (de ses débuts jusqu'au milieu des années 1950 tout au moins) de ne pas faire clairement le partage entre les monuments dressés en l'honneur des soldats allemands et ceux érigés à la mémoire des morts et des souffrances subies dans les camps de concentration nazis. On peut y reconnaître les schémas élaborés par les Allemands pour s'exonérer de leurs fautes, un processus qu'on a suffisamment étudié et qui prend d'ailleurs et justement appui sur le postulat d'une communauté internationale réunie dans la souffrance.

En 1955 s'opère ensuite un tournant pour le site du camp de Dachau : la République fédérale d'Allemagne s'engage, dans le cadre des accords de Paris, à entretenir des lieux commémoratifs et le Comité international de Dachau se refonde à Bruxelles. Ses statuts prévoient explicitement l'établissement d'un centre de documentation et d'un musée, ainsi que l'érection d'un mémorial²¹. Les anciens détenus du camp de concentration réunis au sein du CID vont désormais déployer, en collaboration avec un comité d'administration bavarois, d'intenses activités. Peu à peu, l'état d'esprit de la classe politique et de l'opinion publique allemandes se convertit en faveur de la transformation de l'ancien camp de concentration de Dachau en un lieu de mémoire.

19 Hoffmann-Curtius, 1998 (note 3), p. 29-32; Marcuse, 2001 (note 3), p. 189-192 [sur les premiers projets de 1945/1946] et 194-198; Kerstin Schwenke, *Dachauer Gedenkortorte zwischen Vergessen und Erinnern*, Munich, 2012 (Dachauer Diskurse, t. 4), p. 45 et suivante, 61-69.

20 Voir Hoffmann-Curtius, 1998 (note 3), p. 30-34; voir aussi Christian Fuhrmeister, «Der Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge im 20. und 21. Jahrhundert. Bemerkungen aus Sicht der politischen Ikonographie», dans Ellen Ueberschär (éd.), *Soldaten und andere Opfer?*, Rehburg-Loccum, 2007 (Loccumer Protokolle, 2005, t. 73), p. 45-66.

21 On trouvera ces statuts partiellement reproduits chez Distel, 2005 (note 1), p. 215.



4 Nandor Glid, Monument international, 1968, Mémorial du camp de concentration de Dachau, place d'appel

Le Monument international sur la place d'appel

Lorsque le Mémorial du camp de concentration de Dachau put enfin être inauguré le 9 mai 1965, deux décennies après sa libération, ce fut d'abord et avant tout un succès grandiose pour le Comité international de Dachau. Ce n'est pourtant qu'en 1968, avec le dévoilement du Monument international érigé sur la place d'appel (ill. 4), que son projet allait être réalisé dans sa totalité²². Selon le vœu du CID, l'ancienne place d'appel du camp de concentration, qui symboli-

22 On trouvera un aperçu détaillé de l'histoire du projet et de sa réalisation effective chez Hoffmann, 1998 (note 3), p. 67-75 (Hoffmann soutient que se trouve déjà énoncée, dans les projets du CID, l'idée d'un « chemin de purification »); Hoffmann-Curtius, 1998 (note 3), p. 41-44; Marcuse, 2001 (note 3), p. 258-261. Voir aussi Distel, 2005 (note 1), p. 220.

sait, en tant que lieu, les souffrances subies à Dachau, devait être largement rendue à son état primitif et le Monument international se dresser exactement à cet endroit. Après la pose de la première pierre célébrée dès l'automne 1956, deux concours furent lancés à cette fin en 1959 et 1965, le CID siégeant à Bruxelles en était le maître d'ouvrage. C'est finalement à l'artiste juif Nandor Glid (1924-1997), originaire de Belgrade, que revint la charge de planifier et de réaliser le monument. Glid, dont la famille avait été assassinée à Auschwitz et qui s'était lui-même engagé dans la résistance, dédia pour l'essentiel son œuvre aux victimes du nazisme. Il s'agit d'un aménagement qui se parcourt et se découvre par étapes successives, d'un chemin profane de purification censé conduire à une société future libérée de la terreur et de l'arbitraire. Parmi les éléments capitaux du monument, on peut mentionner le sentier délibérément non orthogonal qui s'enfonce dans les profondeurs du sol et le traitement artistique de la clôture du camp d'une part (poteaux en béton et en bronze) et, de l'autre, des détenus qui ont perdu la vie en s'y jetant, avec leurs corps complètement désarticulés par les décharges électriques. Le comité ouest-allemand du CID s'était élevé en vain contre le caractère abrupt et direct d'une telle représentation, une position qui ne s'explique pas seulement par l'impératif d'abstraction qui régnait alors dans



5 Nandor Glid, Monument international, 1968, « Relief des triangles », représentant les insignes d'identification des détenus

le champ de l'art et par les débats sur la possibilité d'une représentation artistique de la Shoah. Dans sa partie supérieure, le Monument international prend la forme d'un triptyque. Au point le plus bas du sentier qui s'enfonce dans le sol, on découvre, liés les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne, les signes distinctifs employés par les SS pour identifier les différentes catégories de détenus (ill. 5). Tandis que tous les insignes figuraient encore dans le projet du monument, on devait renoncer ensuite de façon significative lors de sa réalisation aux triangles rose, noir et vert stigmatisant les « homosexuels », les « asociaux » et les « criminels de droit commun ».

Les lieux de recueillement religieux au nord du camp de Dachau

Les réactions religieuses à ces projets profanes de transformer l'ancien camp de concentration en mémorial furent très diverses : le père Leonhard Roth, ancien détenu de Dachau et à ce moment-là prêtre aumônier de la cité de Dachau-Est, insista publiquement sur la nécessité d'y œuvrer ensemble – pour lui, la zone du camp était un sanctuaire universel qui méritait protection. En tant que délégué des prêtres au sein du Comité international de Dachau, Roth lutta également pour la conservation des églises dont il avait la responsabilité sur l'ancienne place d'appel du camp. Les choses prirent cependant un autre cours : à partir de l'automne 1959, l'évêque auxiliaire Neuhäusler allait élaborer le projet alternatif d'un site de monuments d'inspiration religieuse implanté au nord de l'ancien camp de concentration. Le 11 novembre 1959, Roth annonçait à Neuhäusler que le CID avait donné son accord à la proposition des prêtres d'ériger désormais à l'extrémité septentrionale du camp une église à la mémoire des victimes (explicitement désignée comme un « anti-monument » destiné à faire pendant au Monument international projeté sur la place d'appel), un temple protestant et une synagogue. Neuhäusler ne s'employa toutefois qu'à mettre en œuvre la construction de la chapelle catholique de la Todesangst-Christi (1960), en tant que « lieu eucharistique du sacrifice » (ill. 6). Il proposa aux croyants des confessions protestante et juive de partager l'usage de ce sanctuaire – une offre que les deux communautés refusèrent. La volonté de Neuhäusler de doter le site de Dachau d'un seul lieu de culte chrétien bâti au nord du camp s'inscrivait dans le sillage de la vision défendue alors par les théologiens catholiques, selon laquelle les souffrances et la mort de *toutes* les victimes étaient inséparablement rattachées à la Passion du Christ. Dans cette perspective, la souffrance et la mort de n'importe quel détenu du camp étaient envisagées comme une sorte d'imitation du Christ.

À quoi ressemblait le projet de l'évêque Neuhäusler et de son architecte-conseil Josef Wiedemann pour les lieux de recueillement religieux ? Les axes tracés par les allées principales de l'ancien camp de concentration conservaient à leurs yeux un caractère contraignant. Peut-être inspirés par la configuration des



6 Josef Wiedemann, chapelle catholique (Todesangst-Christi-Kapelle), 1960, Mémorial du camp de concentration de Dachau

cimetières militaires aménagés en Normandie²³, ils optèrent pour un agencement qui devait convertir l'ancienne zone du camp en une sorte de parc ou de jardin paysager. Les quelques chênes qui entourent aujourd'hui la chapelle en sont sans doute une ébauche sommaire, mais ils font également beaucoup penser aux bosquets d'honneur des monuments de guerre allemands. Pour tracer le

23 Je remercie Stefan Schweizer de Düsseldorf d'avoir aimablement attiré mon attention sur ce point.

plan de leur chapelle qui ressemble en gros à une tour s'ouvrant dans l'axe de l'allée centrale du camp, Neuhäusler et Wiedemann se sont appuyés sur un des sept schémas architecturaux progressistes développés entre 1938 et 1947 par Rudolf Schwarz (celui de l'Heiliger Aufbruch ou de l'anneau ouvert)²⁴, mais aussi sur l'édifice érigé à la mémoire des victimes du camp de Dachau dans le cimetière tout proche de Leitenberg, dont il a été question plus haut. Ce n'est qu'ultérieurement que sera créé le voisinage des trois lieux de recueillement religieux dans la zone nord du camp, avec la chapelle catholique de la Todesangst-Christi au centre, flanquée sur sa gauche de l'église protestante de la Réconciliation, forme sculpturale brisée et irrégulière en béton apparent qui s'enfonce dans le sol du camp (1967, ill. 7), et sur sa droite du Mémorial juif, une construction en pierre de lave noire qui épouse la courbe d'une parabole (1967, ill. 8).



7 Helmut Striffler, église protestante de la Réconciliation, 1967, Mémorial du camp de concentration de Dachau

24 Rudolf Schwarz, *Vom Bau der Kirche*, Salzburg, 1998, p. 54-77, en particulier p. 55.

Remontant à une initiative d'un groupe de protestants hollandais, le temple de la Réconciliation bâti sous la responsabilité de l'Église évangélique en Allemagne (EKD) est l'œuvre de l'architecte Helmut Striffler (1927-2015). Cet édifice compte parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse d'après-guerre en Europe. Il s'agit d'un bâtiment en béton apparent, brut de décoffrage, aux formes sculpturales organiques qui s'agencent pour dessiner une sorte de parcours. Ayant à l'esprit la structure de l'ancien camp, Striffler s'était fixé pour objectif d'éviter l'angle droit. Membre de la génération dite des *Flakhelfer*, ces jeunes gens nés entre 1926 et 1928 qui furent engagés à la fin de la guerre pour actionner les batteries antiaériennes de la Luftwaffe, l'architecte transposa en outre sa propre expérience personnelle en faisant s'enfoncer son église dans le sol, puisqu'il avait dû se réfugier un jour dans un fossé pour échapper à une attaque alliée à basse altitude²⁵.

Le Mémorial juif conçu par Hermann Zvi Guttmann (1917-1977), l'un des architectes juifs les plus renommés de l'Allemagne d'après-guerre, a été construit à l'initiative de la Fédération des communautés de culte israélites en Bavière. Le Monument international érigé sur la place d'appel, le Mémorial juif et le temple protestant de la Réconciliation rendent hommage aux souffrances et à la mort subies dans l'ancien camp de concentration par un geste très similaire, dans la mesure où ces constructions s'enfoncent toutes trois dans le sol. Ces lieux de recueillement religieux s'inscrivaient ainsi dans le sillage du projet du Monument international qui les avait précédés et dont ils reprenaient un élément formel caractéristique. C'est à l'instigation de l'architecte Helmut Striffler et au prix d'âpres négociations avec l'évêque Neuhäusler que l'on précisa la disposition spatiale des trois édifices religieux. Il est significatif de noter que, à un stade déjà avancé de la planification du Mémorial juif, Guttmann fut contraint de réduire d'un tiers la taille de son projet²⁶.

En l'état actuel, les sources ne nous fournissent aucune preuve qui pourrait venir à l'appui de la thèse défendue par la spécialiste des religions Kathrin Hoffmann-Curtius, qui soutient que la disposition de ces monuments religieux devait servir le projet de conférer au site du camp de Dachau le caractère symbolique du Golgotha – avec le Mémorial juif à la place du mauvais larron²⁷. Heinz Meier (1912-1993), alors président de la Fédération des communautés de culte israélites en Bavière, en a donné en 1967 une tout autre explication : les trois édifices religieux représentaient à ses yeux le chemin de souffrance et de mort échu en partage à tous les détenus; ils devaient encourager chacun à se porter garant des idéaux d'humanité et de paix sur la terre créée par Dieu. De même aura-t-il été essentiel pour les sœurs du Carmel construit en 1964 que leur cou-

25 C'est Helmut Striffler en personne qui m'a aimablement livré cette information. Voir aussi Helmut Striffler, « Evangelische Versöhnungskirche in der KZ-Gedenkstätte Dachau. Baugedanke und Realisierung », dans Kappel/Müller/Janson, 2010 (note 11), p. 79-92, ici p. 86, 88.

26 Je dois également cette indication à la bienveillance de Helmut Striffler.

27 Hoffmann-Curtius, 1998 (note 3), p. 38 et suivante.



8 Hermann Zvi Guttman, Mémorial juif, 1967, Mémorial du camp de concentration de Dachau

vent soit rattaché à l'ancien camp de détenus, à l'endroit où la croix dessinée par ses contours prend appui sur le sol.

Pour ce qui est du Mémorial juif inauguré en 1967²⁸, la genèse du monument, qui remonte à 1960, et l'histoire de sa planification manifestent une volonté croissante d'implanter une architecture du souvenir sur la terre même des criminels : au début, le projet se réduisait à l'apposition d'un simple signe emblématique, celui de l'étoile de David ; on envisagea ensuite d'édifier une synagogue à la mémoire des victimes, une idée à laquelle il fallut cependant renoncer, car il n'existait plus de communauté juive qui aurait pu entretenir ici les traditions religieuses. On érigea donc, en lieu et place, un mémorial (*mazevah*), un « monument à la mémoire des martyrs juifs des années 1933 à 1945 » qui, s'il est certes destiné, *stricto sensu*, aux victimes du camp de concentration de Dachau, entend aussi évoquer, plus largement, toutes les victimes de la Shoah (ill. 8). Parmi les

28 Voir en dernier lieu à ce sujet Kappel, 2010 (note 3), p. 66-74 ; Harold Marcuse, « Memorializing Persecuted Jews in Dachau and Other West German Concentration Camp Memorial Sites », dans Bill Niven et Chloe Paver (éd.), *Memorialization in Germany since 1945*, Basingstoke, 2010, p. 192-204.

lieux de recueillement religieux de Dachau, le Mémorial juif est le bâtiment qui traite de la façon la plus concrète la violence nazie et les incommensurables souffrances des victimes : à travers sa rampe d'accès s'enfonçant dans le sol, qui symbolise la nécessité de se cacher à laquelle les Juifs eurent à se plier pendant toute la période nazie, par la pierre de lave de couleur gris-noir, par les inscriptions se référant à des faits historiques précis et appelant à la vigilance, et par les rapports formels qui se créent entre les grilles de fer bordant la rampe d'accès au monument et les barbelés du camp.

Si l'on fait le compte, il existait et il existe dans la seule zone du camp de Dachau huit lieux commémoratifs religieux : quatre églises, deux chapelles et un couvent, ainsi que le Mémorial juif. S'y ajoute encore la chapelle de Maria Regina Pacis, une chapelle néoclassique italienne inaugurée en 1963 sur le site du cimetière de Leitenberg. C'est un nombre remarquable, si l'on considère qu'églises et chapelles n'ont été que très rarement construites près des camps de concentration ou sur leur site. La Bavière et l'Autriche dessinent à cet égard une sorte de centre de gravité géographique, la vieille tradition des chapelles votives et des calvaires s'étant perpétuée dans ces deux régions. Le premier édifice sacré construit après la guerre est l'église de la Sainte-Croix évoquée plus haut, bâtie dans la seconde moitié de l'année 1945 sur le site du camp de Dachau : une église dressée par les coupables pour les coupables. Les chapelles qui la suivent chronologiquement sont celles qui ont été élevées dans les anciens camps de concentration de Flossenbürg (1946-1947), de Hinzert (1948) et de Mauthausen (1948-1949), qui furent expressément dédiées en revanche à la mémoire des victimes. C'est à un groupe de *displaced persons* polonaises que l'on doit au premier chef l'élaboration du concept du mémorial de Flossenbürg, avec sa volonté de s'inscrire dans le paysage, tout au bout de la « vallée de la mort », dans l'axe de la chapelle expiatoire – avec les deux musées fondés à Majdanek (1944) et à Auschwitz-Birkenau (1947), ce monument allait marquer le départ du travail de réflexion sur les mémoriaux qui seraient aménagés par la suite dans les camps de concentration en Europe²⁹.

Les chapelles et les églises ne sont construites à proximité des anciens camps ou sur leur site que dans les premières années après la fin de la guerre, entre 1945 et 1949; il faut attendre ensuite 1960-1965 pour assister à une seconde vague d'édifices de ce type (Dachau; l'église expiatoire de Bergen; l'église Sainte-Thérèse de Linz, en Autriche; le couvent d'Esterwegen). En analysant la culture mémorielle en Allemagne de l'Ouest, on s'aperçoit que cela correspond exactement aux deux époques où, parallèlement au silence qu'on fait habituellement régner, on observe l'émergence d'un processus de reconnaissance des

29 Voir Kai Kappel, « Die KZ-Gedenkstätte Flossenbürg (1946/47) – ein kaum bekanntes deutsch-polnisches Kulturerbe », dans Dieter Bingen, Peter Oliver Loew et Dietmar Popp (éd.), *Visuelle Erinnerungskulturen und Geschichtskonstruktionen in Deutschland und Polen seit 1939 / Wizualne konstrukcje historii i pamieci historycznej w Niemczech i w Polsce po 1939 roku*, Varsovie, 2009 (Das Gemeinsame Kulturerbe / Wspólne Dziedzictwo, t. 5), p. 277-290; Jörg Skriebeleit, *Erinnerungsort Flossenbürg. Akteure, Zäsuren, Geschichtsbilder*, Göttingen, 2009, en particulier p. 97-105, 152.

crimes ou d'examen critique, tout au moins, de ce qui venait de se produire³⁰. Système idéologique oblige, il n'y avait pas d'espaces religieux de cette sorte dans les mémoriaux des camps de concentration situés en Allemagne de l'Est, même si à Buchenwald, la descente aux lieux dédiés à la mémoire des victimes et la remontée jusqu'à la tour et au monument proprement dit véhiculent elles aussi, sans aucun doute, des connotations religieuses.

Si l'on considère que dans un camp de concentration, ce sont aussi bien des juifs, des chrétiens, des adeptes d'autres confessions religieuses, des agnostiques et des athées qui ont souffert, le geste d'y dresser en bonne place des croix et des églises ne s'est pas fait et ne saurait se faire sans soulever des controverses (que l'on songe à ce qui a eu lieu à Auschwitz entre 1984 et 1993). Le sentiment de malaise provoqué par de telles initiatives n'a pas attendu pour se faire jour la culture mémorielle d'aujourd'hui, spécifiquement tournée vers les victimes. Lorsqu'on eut en 1948 le projet de convertir la baraque de la laverie de l'ancien camp de concentration de Mauthausen en chapelle, la question de savoir si un tel sanctuaire ne prendrait pas uniquement en compte les confessions chrétiennes fut débattue jusque sur les tables des ministères³¹. Résultat : deux espaces de commémoration existent désormais l'un à côté de l'autre à Mauthausen, un oratoire religieux et un lieu profane.

En s'intéressant à l'histoire de la réception du camp de concentration de Dachau, une histoire âgée à présent de soixante-sept ans, on apprend que les monuments et les constructions édifiés ici depuis 1945 sont des réalisations liées à l'époque où elles ont vu le jour. Quand on examine les documents historiques, les discours prononcés en leur temps et l'architecture elle-même, on devine que notre culture mémorielle actuelle n'est pas celle des premières années d'après-guerre, ni celle des années 1960. Le même constat vaut aussi pour les questions théologiques, par exemple la conception catholique de l'expiation. Les monuments et les édifices de Dachau sont à la fois des sites historiques et des lieux vivants du souvenir, ce qui ne va pas sans difficulté pour les gens qui y travaillent.

Le monument en débat ?

Comme on l'a montré, les projets de monuments et d'édifices à la mémoire des détenus du camp de Dachau qui ont été élaborés entre 1959 et 1968 aboutissent à une différenciation claire entre mémoriaux profanes et lieux de recueillement

30 Voir à ce sujet l'étude pénétrante de Norbert Frei, « Deutsche Lernprozesse. NS-Vergangenheit und Generationenfolge seit 1945 », dans *id.*, *1945 und wir. Das Dritte Reich im Bewußtsein der Deutschen*, Munich, 2005, p. 23-40. Sur les différentes phases de la politique mémorielle en Europe, voir désormais Arnd Bauerkämper, *Das umstrittene Gedächtnis. Die Erinnerung an Nationalsozialismus, Faschismus und Krieg in Europa seit 1945*, Paderborn *et al.*, 2012, p. 369-382.

31 Voir Bertrand Perz, *Die KZ-Gedenkstätte Mauthausen. 1945 bis zur Gegenwart*, Innsbruck/Vienne/Bozen, 2006, p. 98-100.

religieux, pour ce qui touche aussi bien à leur emplacement qu'à leur contenu. Toutefois, le monument et l'anti-monument n'apparaissent pas ici sous la forme d'une antithèse de nature esthétique, mais comme un face-à-face dichotomique où de nombreux éléments formels s'enchevêtrent³². Ainsi l'idée d'une relation de dialogue se trouve-t-elle par exemple étayée par le fait que la grande couronne d'épines au-dessus de l'entrée de la chapelle catholique de la Todesangst-Christi n'est pas sans rapport avec le fil barbelé du Monument international, lequel est lui-même configuré de manière significative en forme de triptyque. De même, à la sortie orientale de ce mémorial, les cendres du déporté inconnu sont conservées dans un autel formant un bloc, derrière lequel se dresse un mur également agencé en triptyque³³.

On ne saurait donc constater de véritable *Kulturkampf* durant la phase d'élaboration du mémorial de Dachau examinée ici. Les principaux acteurs engagés dans cette entreprise étaient pour la plupart des survivants ou des proches de victimes qui avaient perdu leur vie dans le camp. Si les diverses communautés soucieuses d'entretenir le souvenir de ce qui s'était produit à Dachau ont évité entre elles des controverses publiques, cela a sans doute tenu davantage à la gravité du thème qu'à la prégnance ininterrompue de l'élément chrétien dans la société bavaroise : dans l'Allemagne d'après-guerre, on avait trop longtemps fait le silence sur le crime et sa responsabilité, des lieux authentiques comme celui-ci s'étaient vu trop souvent dépouiller de leur force expressive. Contre cela, il convenait de lutter ensemble et en toutes circonstances. Il faut encore ajouter que jamais aucun acteur de Dachau n'aura eu la volonté d'évoquer telle ou telle histoire tragique individuelle, mais que tous s'étaient résolument fixé pour but d'ériger des monuments collectifs.

Traduit de l'allemand par Jean Torrent

32 Comme Hoffmann le soulignait déjà en 1998 (note 3), p. 67.

33 On en trouvera une illustration chez Hoffmann, 1998 (note 3), p. 70, et chez Hoffmann-Curtius, 1998 (note 3), p. 42, ill. 17.